

L'ODORAT CHEZ RABELAIS

Jean-Claude Ternaux
*Université d'Avignon, EA 4277 – ICTT – Laboratoire Identité Culturelle, Textes
et Théâtralité*

31

Quand on veut étudier les sens, et en particulier les « sens interdits » dans la littérature des xv^e et xvi^e siècles, le recours à Rabelais s'impose. En effet, en tant qu'humaniste et médecin, il puise dans le savoir de l'Antiquité tout en gardant un pied dans le Moyen Âge. Jean Larmat a ainsi intitulé sa thèse, *Le Moyen Âge dans le Gargantua de Rabelais*¹. Il s'impose également si, parmi les cinq sens, on retient l'odorat. À la Renaissance, la vue est le sens privilégié² : dans sa *Cosmographie de Levant* (1554) André Thevet citant Aristote, écrit que *l'homme appetite naturellement voir & à savoir*³. Dans son *Introduction à la France moderne (1500-1640)*⁴, Robert Mandrou place l'ouïe en seconde position. On sait que ces deux sens sont nobles parce que, spirituels, ils font tendre vers le divin, alors que les trois autres, exclusivement liés au corps, rapprochent l'homme de l'animalité. Rabelais est l'écrivain du corps, choix qui explique les reproches d'obscénité qu'on lui a adressés à partir du xvii^e siècle, où l'on commence à se boucher le nez. Dans ses chroniques, l'odorat occupe une place importante, à différents niveaux, dans la diégèse, mais aussi, parfois, hors d'elle.

1. — J. LARMAT, *Le Moyen Âge dans le Gargantua de Rabelais*, Paris, Les Belles Lettres, 1973 (*Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 12).

2. — Cf. l'introduction du présent ouvrage, *supra*.

3. — André THEVET, *Cosmographie de Levant*, éd. F. LESTRINGANT, Genève, Droz, 1985 (*Travaux d'Humanisme et Renaissance*, 203), p. 13. Cf. J. J. VELLIN, *Rabelais et le théâtre du monde*, Saligny, Lettres humanistes, 2008, p. 37.

4. — R. MANDROU, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique, 1500-1640*, Paris, Albin Michel, 1998 (*Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité*, 31) (1^{re} éd., 1961), p. 76.

L'odorat en médecine

Les cinq livres de Rabelais relèvent en partie de l'épopée. Ce genre, on le sait, verse volontiers dans l'encyclopédie. Le médecin Rabelais, brièvement, perd ainsi de vue la fiction pour se livrer à des exposés sur des sujets divers. Parmi les médicaux, au chapitre 32 du *Tiers Livre*, il fait état de la disputation sur la matrice⁵. Il s'agit de savoir si c'est un « animal ». La parole est donnée au médecin Rondibilis, le double littéraire de Rondelet, l'anatomiste avec qui Rabelais s'est lié d'amitié quand il étudiait à Montpellier. Dans l'exposé savant qu'il fait à Panurge, révélateur de l'esprit du temps⁶, il s'oppose à Galien pour qui l'utérus n'a pas de mouvement autonome et ne discerne pas les odeurs. Or ce sont ces deux caractéristiques qui, aux yeux de Platon dans le *Timée*⁷, en font un *zoon*, un animal. En tant que tel, il est doté d'un sens olfactif. Dans son ouvrage *Des maladies des femmes*, Hippocrate recommande un remède, rabelaisien avant l'heure, pour soigner l'utérus : « on ouvre la bouche de la malade et on y verse un vin très parfumé. » On peut aussi « fai[re] une fumigation fétide pour le nez, aromatique pour la matrice⁸ ». Dans son *Curandi methodus* (1563), Rondelet affirme à son tour que l'utérus est sensible aux odeurs⁹. Naturellement, son double romanesque, Rondibilis, s'accorde avec lui :

Je le nomme animal, suyvant la doctrine tant des Academicques, que des Peripateticques. Car si mouvement propre est indice certain de chose animée, comme escript Aristoteles : et tout ce qui de soy se meut est dict animal : à bon droict Platon le nomme animal [...]. Oultre plus, nous voyons en icelluy discretion des odeurs manifestes, et le sentent les femmes fuyr les puantes, suyvre les Aromaticques¹⁰.

5. — François RABELAIS, *Œuvres complètes*, éd. M. HUCHON, Paris, Gallimard, 1994 (*Bibliothèque de la Pléiade*, 15), *Tiers Livre*, ch. XXXII, p. 454.

6. — Le *Tiers Livre* paraît en 1546. On a remarqué que le dogme galénique est ébranlé après 1540 par Vésale et Michel Servet. Cf. R. ANTONIOLI, *La Médecine dans la vie et dans l'œuvre de François Rabelais*, Thèse de Doctorat, Paris, Université Paris-Sorbonne, 1977, p. 55.

7. — PLATON, *Œuvres complètes. Tome X. Timée, Critias*, éd. A. RIVAUD, Paris, Les Belles Lettres, 1925 (*Collection des Universités de France. Série grecque - Budé*, 30), 91c.

8. — HIPPOCRATE, *Œuvres complètes*, éd. É. Littré, 10 vol., Paris, J. R. Baillièrre, 1839-1861, t. 8, p. 314.

9. — Guillaume RONDELET, *Methodus curandorum omnium morborum corporis humani in tres libros distincta. De dignoscendis morbis. Febribus. Morbo Italico. De internis et externis. Pharmacopolarum officina*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1576 : Vienne, ÖNB, 70.Cc.79 : *Fit etiam suffocatio ob gratos odores naribus attractos, ad quos uterus natura movetur* (p. 581).

10. — François RABELAIS, *Œuvres complètes*, éd. cit., *Tiers Livre*, ch. XXXII, p. 454. *Discretion* : 'discernement'.

Odorat et ressort fictionnel

Panurge, les Turcs et la dame de Paris

Panurge est un maître de l'odeur, qualité qui lui permet de retourner les situations à son profit et d'en rire. Ainsi, le chapitre 14 du *Pantagruel* montre comment il *eschappa de la main des Turcs*²⁴. On sait qu'il est le narrateur de ce récit, mensonger. Les détails relatifs à l'odeur sont donc un choix de la part de cet expert en ruse qu'il est, à l'image d'Ulysse, parfois affabulateur lui aussi quand il raconte ses pérégrinations. Comme lui, il fait d'abord, ou plutôt il est censé faire, une expérience olfactive forte, dont il se souviendra plus tard pour agir. En effet, lors de ses aventures, l'homme aux mille tours se voit offrir par le prêtre d'Apollon, Maron, douze amphores de vin : « l'odeur montait si douce que c'en était divin²⁵ ». C'est de ce vin rouge non coupé dont, prisonnier, il se servira pour souler Polyphème et s'évader. Dans l'épisode turc, l'odeur vient au secours de l'infortuné Panurge, mais elle le met ensuite, pour peu de temps, en danger. Embroché comme un lapin, il est recouvert de lard. Lorsque le feu est mis, *sentant jà la fumée de la rue où il se pourmenoit*²⁶ le propriétaire de la maison accourt et tue *tout roidde* le rôtiisseur de Panurge. Alors que celui-ci sort de la ville en flammes, une foule de chiens accourt droit sur lui *sentant l'odeur de [s]a paillardarde chair demy rostie*²⁷. Pour ne pas être dévoré, de façon efficace, il jette au milieu de la meute en furie les lardons qui lui tiennent au corps. Leur odeur fait qu'ils se battent à *belles dentz*²⁸.

Ce sont aussi des chiens, en très grand nombre, qui permettront à Panurge de se venger de *la dame Parisienne* au chapitre 22. Elle l'a en effet envoyé paître. Quand elle est à l'église, très bien habillée – *la haulte dame* porte peut-être un touret de nez –, il répand sur elle *en divers lieux, et mesmement au repliz de ses manches et de sa robbe* une potion qu'il a préparée. Il l'a réalisée avec les parties génitales d'une chienne en chaleur :

[...] tous les chiens qui estoient en l'église acoururent à ceste dame pour l'odeur des drogues que il avoit espandues sur elle, petit et grands, gros et menuz, tous y venoient tirans le membre et la sentens et pissans partout sur elle : c'estoit la plus grande villanie du monde²⁹.

24. — *Ibid.*, *Pantagruel*, ch. XIV, p. 262-267.

25. — HOMÈRE, *L'Odyssée*, éd. V. BÉRARD, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1963-1967 (Collection des Universités de France. Série grecque – Budé, 24) (1^{re} éd., 1927), t. 2, IX, 210.

26. — François RABELAIS, *Cœuvres complètes*, éd. cit., *Pantagruel*, ch. XIV, p. 264.

27. — *Ibid.*, p. 267.

28. — *Ibid.*

29. — *Ibid.*, ch. XXII, p. 296.

L'efficacité du mauvais tour se voit dans l'effet de l'odeur sur les chiens, quels qu'ils soient (*petiz et grands, gros et menus*), et dans le détail physiologique qui est donné (*tirans le membre*). Cette odeur fédératrice permet de dégrader la dame qui faisait l'ange, et qui se retrouve à faire la bête. Alors qu'elle était au sommet de la féminité, *vestue d'une tresbelle robbe de satin cramoyssi, et d'une cotte de veloux blanc bien precieux*³⁰, elle devient une chienne. Lorsqu'elle s'enfuit, l'odeur continue à la piéger : *par tout où elle passoit les chiens frays venus la suyvoient à la trasse, pissans par le chemin où ses robbes avoyent touché*³¹. Comme dans l'épisode turc, où les chiens sont aussi *gros et menutz, tous ensemble*, leur nombre est considérable : *plus de six, voire plus de treze cens et unze chiens*³² dans un cas, *plus de six cens mille et quatorze*³³ dans l'autre. On notera que, dans ces épisodes, l'odorat est lié à deux péchés capitaux, la gourmandise pour les Turcs, la luxure pour la dame de Paris. Panurge, qui voulait la *couvrir de [s]a race*³⁴, agit par procuration. À la fin du chapitre 21, il lui a déclaré : *je vous feray chevaucher aux chiens*³⁵. L'odorat lui a permis de réaliser sa vengeance.

Le rôtiiseur et le faquin

Panurge n'est pas le seul personnage lié à l'odorat. Au chapitre 37 du *Tiers Livre*, un autre récit repose sur la ruse. Son intérêt est de faire intervenir aussi le goût, la vue et le toucher et de se rattacher non pas à la médecine antique, comme dans l'exposé de Rondibilis, mais au droit médiéval. Pantagruel raconte l'histoire du portefaix et du rôtiiseur. Tous les entretiens que Panurge a eus avec des hommes sages ont échoué. Il ne sait toujours pas s'il sera cocu ou non. Il convient donc de se tourner vers un *fol*, c'est là le conseil de son ami géant. L'astuce du portefaix est racontée en quelques mots :

*À Paris en la roustisserie du petit Chastelet, au davant de l'ouvrouoir d'un Roustisseur un Faquin mangeoit son pain à la fumée du roust, et le trouvoit ainsi perfumé grandement savoureux. Le Roustisseur le laissoit faire. En fin quand tout le pain feut bauféré, le Roustisseur happe le Faquin au collet, et vouloit qu'il luy payast la fumée de son roust*³⁶.

30. — *Ibid.*, p. 295.

31. — *Ibid.*, p. 297.

32. — *Ibid.*, ch. XIV, p. 267.

33. — *Ibid.*, ch. XXII, p. 297.

34. — *Ibid.*, ch. XXI, p. 292.

35. — *Ibid.*, p. 295.

36. — *Ibid.*, *Tiers Livre*, ch. XXXVII, p. 469.

Les mauvaises odeurs

Une odeur d'enfance

On sait que, au chapitre 13 du *Gargantua*, c'est un torche-cul bien particulier qui permet à Grandgousier d'apprécier l'intelligence de son fils. L'énumération des différentes façons de s'essuyer est suivie de deux poèmes qui confortent l'émerveillement du père. Il y a d'abord une propopée des lieux d'aisances qui s'adressent aux *fienteurs*. Puis, est récité un rondeau :

*En chiant l'autre hyer senty
La guabelle que à mon cul doibs,
L'odeur feut aultre que cuydois :
J'en feuz du tout empuanty*⁴⁷.

L'odeur domine en ce début de poème, pour créer un effet de surprise et déclencher le rire. C'est une catastrophe scatologique qui se joue entre les rimes embrassées. Le *senty* du premier vers est neutre, il laisse présager un déroulement calme de l'entreprise d'évacuation. Il s'agit de faire son devoir de propreté en toute tranquillité. C'est ce qu'indiquent les deux premiers vers. Mais c'est une odeur méphitique, qui s'abat méchamment sur le pauvre fienteur surpris. Le verbe *senty* du premier vers, qui comporte deux syllabes, s'efface donc devant l'imposant *empuanty*, de trois syllabes pour montrer la victoire de la pestilence.

L'odeur de la vieille

Dans le chapitre 15 du *Pantagruel*, la mauvaise odeur est liée à une femme âgée. Elle intervient dans une fable qui suit l'étonnant exposé sur la nouvelle façon de construire des murailles à Paris : entasser des sexes féminins. Le lien entre la fable et le discours de Panurge architecte est assuré par les mouches : *C'est que les mouches en sont tant friandes que merveilles, et se y cueilleroyent facilement et y feroient leur ordure [...]*⁴⁸. Le remède est de chasser ces mouches, qu'attirent les odeurs fortes. Par association d'idées vient alors à l'esprit de Panurge une fable tirée d'un ouvrage qui ne déparerait pas la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor, *De comotationibus mendicantium*⁴⁹ (c'est dire le sérieux de l'histoire !) : un lion voyant une *vieille sempiterneuse* à la renverse prend son *comment a nom* pour une grande blessure. Le renard est sollicité pour l'éventer de

47. — *Ibid.*, *Gargantua*, ch. XIII, p. 40.

48. — *Ibid.*, *Pantagruel*, ch. XV, p. 269.

49. — « Des beuveries des mendians ».

sa queue et chasser les importuns insectes. C'est alors un festival d'odeurs nauséabondes : *Le pauvre regnard esmouchoit fort bien et deçà et delà et dedans et dehors : mais la faulse vieille vesnoit et vessoit puant comme cent diables*⁵⁰. Le sens de l'adjectif *faulse* est « sournoise, trompeuse ». C'est un vent d'humour qui souffle ici : comme Panurge – qui apprécie l'histoire qu'il raconte –, cette vieille aime jouer des tours, comme la Papefiguière dans le chapitre 47 du *Quart Livre*, qui dupe le petit diable en lui faisant croire que son *callibistry* est une blessure⁵¹. La vieille se plaît à empester le renard. Elle a d'abord éprouvé une grande peur quand elle a vu le lion, et elle est tombée. Elle se venge sournoisement des animaux qui, dans leur bêtise, ignorent la nature du sexe féminin et qui l'ont placée dans une situation fort gênante, offensant ainsi sa pudeur. La suite accentue le comique, en recourant d'abord aux gestes, puis à la parole (nous sommes *au temps que les bestes parloyent*) :

*Le pauvre regnard estoit bien mal à son ayse : car il ne sçavoit de quel cousté se virer : pour evader le parfum des vesses de la vieille : et ainsi qu'il se tournoit, il veit que au derriere estoit encores un aultre pertuys, non si grand que celluy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant et infect [...]. Le regnard l'[le lion] avisa : [...] y a encores icy dessoubz un aultre petit pertuys, qui put comme cinq cens diables. J'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punays*⁵².

On passe de cent diables, au début du récit, à cinq cents pour donner une idée de la puanteur extrême. La source responsable de l'odeur est finalement identifiée, innocentant ici le sexe féminin, contrairement au discours de Panurge architecte. Le passage permet de constater la préférence de Rabelais pour la scatologie, au détriment de la pornographie. Jeune, Gargantua jouait à *pet en gueule*⁵³, parce qu'il n'avait pas encore appris la discipline corporelle et les codes de la vie en société. Les facéties olfactives relèvent de la gaieté que l'on trouve dans le théâtre médiéval. On pense, par exemple, à la *Farce nouvelle et fort joyeuse du pect à quatre personaiges* où l'avis du juge est sans appel : *Et si faut-il que l'homme endure / Toute l'odeur et puanteur / De sa femme*⁵⁴. De façon convaincante, Romain Menini a rapproché l'épisode de plusieurs branches du

50. — *Ibid.*, p. 269.

51. — *Ibid.*, *Quart Livre*, ch. XLVII, p. 647-648.

52. — *Ibid.*, *Pantagruel*, ch. XV, p. 271.

53. — *Ibid.*, *Gargantua*, ch. XXII, p. 62.

54. — E. L. N. VIOUET LE DUC, *Ancien théâtre françois ou collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille*, 10 vol., Paris, Jannet, 1854-1857 (Bibliothèque elzévirienne), t. 1, p. 105, v. 195-197.

Roman de Renart, en s'intéressant au *pertuys punays* : « il y a un vilain air de ressemblance qui rapproche la "vieille" de Rabelais [...] de la dame Hersent qu'on trouve dans la branche III du *Roman de Renart*⁵⁵ ».

Cette mauvaise odeur liée au corps est utilisée par Rabelais, de façon métaphorique, dans son combat humaniste contre les Sorbonnages et autres cagots, en particulier pour désigner des ouvrages qui sentent le vieux. Il convient de combattre une tradition sclérosée.

Une bibliothèque mal odorante

Dans le fameux catalogue de la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor, au chapitre VII du *Pantagruel*, les titres burlesques ont souvent une dimension satirique. Dans cette profusion, quelques-uns retiennent l'attention pour leur dimension olfactive, soit suggérée, soit évidente.

Le premier est l'*Ars honeste pettandi in societate : per M[agistrum] Ortuinum*. Ce Maître est Hardouin de Graës, théologien scolastique (de Cologne), un ennemi d'Érasme, qui avait voulu faire condamner l'hébraïste Jean Reuchlin. Selon Le Duchat⁵⁶, Rabelais est parti du titre d'un ouvrage réel de ce dominicain, le *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*. Les syllabes *culus* et *peten* sont la base de l'œuvre burlesque qu'il lui attribue. C'est là une façon de dégrader par le rire un adversaire des humanistes. Rabelais s'amuse probablement à lui attribuer une de ses propres œuvres. En effet, Claude La Charité a étudié un traité en latin intitulé *Ars petandi in societate cum scholiis*, publié à Lyon chez Sébastien Gryphe, en 1532, anonyme mais dont la page de titre comporte les trois lettres F.R.M., autrement dit *Franciscus Rabelaesus Medicus*⁵⁷.

Dans la catégorie des livres moqués par Rabelais, parce qu'ils sentent mauvais, figure le *Decrotorium scholarium*⁵⁸, les enseignants étant réputés pour leur saleté. Tout aussi comique est le *Tartaretus. De modo cacandi*⁵⁹. *Tartaretus* renvoie à Pierre Tateret, un théologien de la Sorbonne, commentateur d'Aristote, réputé pour ses subtilités scolastiques. Son nom est déformé pour jouer avec le verbe *tarter*, 'aller à la selle'. L'odorat est plus directement sollicité avec *Les Pétarrades des Bullistes, Copistes, Scripteurs, Abréviateurs, Référendaires et dataires, compillées*

55. — R. MENINI, « Le dernier mot du Pantagruel : Rabelais à Maupertuis », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2009/3, t. 109, p. 515-539 (cit. p. 524).

56. — *Ceuvres de maître François Rabelais, avec des remarques historiques et critiques de M. Le Duchat*, 3 vol., Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1741 : Paris, BnF, FB-11117-11119, t. 1, *Pantagruel*, livre II, ch. VII, p. 223.

57. — Cl. LA CHARITÉ, « Rabelais et l'art de péter honnêtement en société », *Contre-jour*, t. 6, 2008, p. 111-124 (p. 116).

58. — « Le décrottoir des professeurs ».

59. — « Tartinet : Comment chier ? ».

ses écrits de ne pas sentir l'huile, symbole de travail. Il se présente alors en écrivain qui mange et boit. Il fait son propre éloge en s'attardant sur l'odeur et en convoquant l'Antiquité : *L'odeur du vin, o combien plus est friant, riant, priant, plus celeste et delieieux que d'huile ! [...] à Demosthenes fut reproché par un chagrin que ses oraisons sentoient comme la serpillere d'un ord et salle huillier*⁶³. Si l'odorat a un rôle actif, les autres sens, à l'exception de l'ouïe, ne sont pas oubliés dans ce prologue, comme on le voit dans le célèbre passage où le chien, la bête la plus philosophe du monde, rencontre un os à moelle :

*[...] vous avez peu noter de quelle devotion il le guette : de quel soing il le garde : de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, : de quelle affection il le brise : et de quelle diligence il le sugce. [...] À l'exemple d'icelluy, vous convient être saiges, pour fleurer sentir et estimer ces beaux livres de haute gresse, legiers au prochaz : et hardiz à la rencontre. Puis par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os, et sugcer la substantifique mouelle*⁶⁴.

63. — *Ibid.*, Prologue de l'Auteur, p. 7-8.

64. — *Ibid.*, p. 6-7.